

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

A Lourdes

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 209-214

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## A Lourdes

« Tiens !... vous n'avez pas encore pris de vacances » — me disait vers la mi-août un aimable Esculape de notre capitale vaudoise — « et pourtant, pour les professeurs, comme pour nous autres médecins, un petit séjour d'altitude constitue le meilleur repos » : et mon interlocuteur allait m'entonner : « Sur nos monts, quand le soleil ! » quand je lui répondis : « Mais si, Docteur, j'ai été à la montagne, mais tandis que vous preniez des bains d'air et de soleil au pied du grand Muveran, je me dirigeais du côté des Pyrénées.

— Ah! fort bien, à Cauterets, sans doute, ou à Luchon ! Veinard que vous êtes !

— Non pas : mais à deux pas de là, sur les bords du Gave.

— Auriez-vous par hasard été à Lourdes ? Je croyais pourtant que vous y aviez été il y a trois ans.

— C'est vrai : mais, vous connaissez le proverbe : *Bis repetita placent !* Plus on y va et plus on aime y retourner. Du reste, je ne suis pas seul de mon avis et j'ai eu, grâce à un excellent ami de France, la bonne fortune de m'y rendre avec un train de pèlerins de la Drôme : nous étions six cents et même plus. »

A ces mots, mon ami jeta les yeux au ciel comme s'il se demandait ce que je pouvais bien avoir fait dans cette galère et surtout avec la chaleur qu'il faisait à ce moment là : 40 degrés à l'ombre des compartiments du Paris-Lyon-Méditerranée... et il murmura entre ses dents, assez haut du moins pour que je puisse le comprendre : « vous n'avez pas dû être beaucoup d'hommes dans votre train ? »

— Pardon ! nous n'étions que des hommes, et les seules

robes de cet imposant pèlerinage étaient celles de mes confrères du clergé français, cette robe dont ils sont aussi fiers que les soldats de leur uniforme : ça fait bien crier les gosses quelquefois : ils aiment tant imiter les corbeaux ! mais un curé français aime encore mieux son habit et il n'a pas à en rougir. Du reste, notre pèlerinage n'en comptait qu'une quarantaine de ces robes : tout le reste... des pèlerins, comme vous cher ami... et de chics types, je vous le promets : parmi eux des ouvriers, des cultivateurs, des rentiers, des étudiants, quelques vieux qui portaient la médaille militaire, et un nombre incalculable de jeunes, aux moustaches finement retroussées, au regard franc, au rire claironnant... de vrais gâs du beau pays de France !

Le docteur n'en revenait pas. « Je sais bien, me dit-il, qu'il se passe là-bas des choses étonnantes ; je me propose même d'y aller à la première occasion : bien que je ne sois pas des vôtres, je suis curieux, et j'aimerais assez voir des miracles, ou du moins ce qu'on appelle des miracles. Je ne suis pas un impie, loin de là ! je crois à la puissance de la foi : le Christ n'a-t-il pas dit qu'elle transporte les montagnes ? »

Vous sentez bien que la conversation, engagée sur ce point, ne manqua pas d'intérêt et que malgré les divergences qui devaient nécessairement se produire entre le représentant de la science et l'humble théologus que j'étais, il y eut néanmoins de ces points de contact qui établissent une certaine communion entre les croyants.

Ce qui intriguait mon docte interlocuteur, quand nous eûmes épuisé la rubrique science, foi et miracle, c'était l'emploi de notre temps durant les quatre jours que nous avons passés dans la petite ville des apparitions : et je voyais le moment où il allait me demander des renseignements sur le Kursaal de Lourdes-les-Bains.

Il me parut tout-à-fait étonné quand je lui dis, pour prévenir sa question, qu'on n'y connaissait pas ce genre d'établissement. Mais alors ? me demanda-t-il, en souriant.

Je me mis tout simplement à lui raconter les différentes étapes de notre pèlerinage : depuis la cérémonie du départ et la remise des insignes à la cathédrale de Valence, le lundi à quatre heures du soir, jusqu'à la messe d'actions de grâces du samedi matin à six heures. Il avait l'air de s'étonner quand je l'assurais que nous avions pu aller et revenir de Lourdes, faire quarante heures de chemin de fer dans des compartiments bondés, sans le moindre accroc, sans l'ombre de désordre avec une discipline parfaite. Pour charmer les loisirs de cette longue promenade le long du Rhône, sur les bords de la mer, et au milieu des plaines fertiles arrosées par la Garonne, les chants alternaient avec la prière, les conversations avec les récits de l'un ou l'autre des pèlerins, et durant la nuit, l'harmonieux concert de ceux qui s'étaient mis résolument à dormir : et ils étaient très nombreux.

A peine débarqués à Lourdes, jeunes et vieux, fidèles à la consigne de leur évêque, se rendirent en cortège de l'église paroissiale à la grotte de Massabielle, soulevant sur leur passage des cris d'admiration par la crânerie de leur allure et le contentement que respiraient leurs figures. Il pouvait être quatre heures moins un quart, ce mardi 10 août, quand M<sup>gr</sup> Chesnelong, debout dans la chaire qui se trouve placée à l'entrée de la grotte, laissa échapper ce cri de sa paternelle fierté : « O Mère ! les voici ! » et qu'il entonna en l'honneur de la Mère de Dieu l'hymne de sa reconnaissance et de sa joie. A la fin de ce discours, le cortège de Valence se mit à la tête de la procession eucharistique qui chaque jour, après Vêpres, se déroule dans les allées de l'Esplanade

située devant le sanctuaire du pèlerinage.

De tous les spectacles que Lourdes offre à ses visiteurs, il n'en est pas de plus impressionnant que celui de la procession du Saint-Sacrement, unique en son genre, car elle rappelle les longues théories populaires que le Nazaréen rencontrait sur ses pas et les innombrables malades qu'on lui amenait pour qu'il puisse les guérir. Le cadre seul est changé : mais c'est le même enthousiasme chez les foules, la même confiance chez ceux qui souffrent. « Hosanna au Fils de David ! Seigneur, venez à notre secours car nous périssons ! Seigneur, faites que je marche ! Faites que je voie ! Faites que j'entende ! » Ces acclamations et d'autres encore font vibrer les airs pendant que l'évêque qui préside la cérémonie va d'un malade à l'autre pour les bénir.

— Ah ! nous y voici, interrompit le docteur, c'est l'heure des miracles, d'après ce qu'on m'a dit.

« Oui, sans doute, lui répondis-je, cela se présente quelquefois et, sous certains rapports, c'est bien l'heure du miracle. Mais la puissance divine s'exerce en d'autres moments encore et il ne faut pas être exclusif ; les faits seraient là pour nous démentir. Il y a des guérisons qui se sont produites près de la grotte, d'autres aux piscines, d'autres à l'hôpital, après le retour des malades, plusieurs dans les divers sanctuaires de Lourdes, et, chose plus curieuse que je vous ferai remarquer en passant, il y a eu des miracles obtenus dans d'autres pays, dans de simples chapelles érigées en l'honneur de N. D. de Lourdes, comme celle de Pierre de Rudder en Belgique. Pour vous édifier, mon cher docteur, il vous suffirait de lire le fameux ouvrage de Bertrin qui fait autorité dans la matière et qu'un homme comme vous devrait lire pour se documenter dans l'histoire du Surnaturel au XIX<sup>me</sup> siècle. Tenez, permettez-moi de vous l'offrir : et quand vous l'aurez lu, nous en reparlerons. »

Nous nous séparâmes sur ces derniers mots : le docteur souriait, mais il consentait à lire Bertrin. Je ne lui en demandais pas davantage.

Et tandis que mon ami retournait à ses clients, je revoyais en mon particulier, les scènes plus intimes du pèlerinage d'hommes de Valence auxquelles j'avais assisté et qui achèvent de lui donner sa véritable physionomie. C'étaient ces messes matinales au pied du rocher où Bernadette reçut les conférences de son auguste interlocutrice ; c'étaient ces hommes recevant, trois jours de suite, la communion de la main de leur chef vénéré ; c'était leur chemin de Croix sur la montagne et la voix apostolique du prêtre qui leur en expliquait les Stations ; c'était le « Credo » chanté debout sous les voûtes de la basilique, par ces Français, harcelés dans leur foi et ridiculisés dans leurs pratiques ; c'étaient, le soir, ces retraites aux flambeaux où, de milliers de poitrines, sortait « l'Ave Maria », les strophes chantées en plusieurs langues et dont le refrain uniforme exprimait à sa manière la force de la catholicité.

La jeunesse surtout était admirable d'enthousiasme et d'entrain ; quand elle entonnait « La Drômoise » son chant préféré, nous avions de la peine à retenir nos larmes, et nous reprenions avec elle cette finale qui est tout un programme :

O Christ ! à toi tous nos labeurs,  
À nous ta divine tendresse,  
Rends tes fils vaillants et vainqueurs !  
Que ton immortelle jeunesse  
O Christ ! vive et se reconnaisse  
Dans la jeunesse de nos cœurs !

Et pourtant, nous dira-t-on peut-être ! la France chrétienne se meurt. Malheureux ! Ne sentez-vous pas que les moissons, momentanément pliées sous le souffle

de la tempête antireligieuse qui fait rage, commencent à se redresser, et qu'en vidant la conscience chrétienne, les persécuteurs d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois, la forcent à se manifester avec plus de vigueur, et qu'à côté des victimes qui tombent, et pour ainsi dire, de leurs cendres, surgissent de nouvelles légions pour défendre le testament du Christ et pour se grouper autour de son Eglise.

Derrière le rocher de Massabielle il n'est pas difficile de voir se lever une nouvelle aurore : et nous vivons peut-être assez longtemps pour constater de nos yeux le miracle que nous ambitionnons pour la France et que nous lui souhaitons de toute notre âme : celui de son retour au Christ qui veillait déjà sur son berceau. Et alors se réalisera la parole qu'un autre prêtre de la Drôme avait pris pour texte du discours qu'il adressait aux hommes de son pays : « *Tuus sum ego ! O Christ ! je suis toujours la France et je suis à Toi.* »

Mon bonheur consiste à croire à ce retour : car, mon cœur d'annexé vit d'espérance, et j'attends, sans crainte, l'heure des réparations.

L. WEINSTEFFER.